



Les Billy du Vautrait des Dômes.

(Photo : C. Poulet)

## LE VAUTRAIT DES DÔMES

Monter un équipage en Auvergne n'est pas facile - je renvoie les lecteurs au numéro 37 de la revue, premier trimestre 1975 - le maintenir, l'est encore moins.

Le Vautrait du Bousquet à M. Klebolt et Le Vautrait des Dômes en font l'expérience. Le premier, plus sage, se recycle en chassant le chevreuil en Bourbonnais, préférant un déplacement hebdomadaire de 350 kilomètres. Le second s'agrippe désespérément.

L'absence de grands massifs boisés domaniaux et le morcellement des propriétés privées ont favorisé l'installation de groupements rivaux de chasseurs à tir. Le gibier étant «Res Nullius», le souci de chacun est d'éviter que les autres ne se l'approprient, préservant ainsi les chances de se l'approprier soi-même. La Vénérie n'intéresse que quelques-uns car c'est le moyen de chasse le moins rentable. Elle est accueillie avec circonspection pendant la période de chasse à tir et franchement combattue en dehors de celle-ci.

Les chiens doivent être découplés de meute à mort, sinon il n'est pas possible de rameuter. S'ils sont conduits à la brisée par un homme monté, celui-ci ne sera plus aux chiens. Seuls les suiveurs motorisés garderont peut-être le contact en détournant les ravins et les puys.

Les chiens chassent rarement sous futaie et souvent dans la broussaille et les cheires. Les cheires sont des amoncellements de cailloux semblables aux moëllons de construction et disposés comme si des milliers de camions les avaient déversés les uns à côté des autres.

En réalité, il s'agit de coulées de lave qui se sont répandues autour des volcans puis se sont craquelées au cours du refroidissement. Leur surface se compte par centaines d'hectares dépassant parfois le millier, telle la cheire de Mazayes au pied du Puy-de-Dôme. Une maigre végétation faite de noisetiers centenaires et rabougris interdit la marche de l'homme en position normale. S'y aventurer n'est pas l'affaire de tous. Il n'y a pas d'horizon et les seuls repères sont les tas de pierres, mais ils sont des milliers. Il faut sans cesse les escalader ou les contourner, en se méfiant de la mousse qui recouvre les cailloux ou les trous. Dans un trou, la jambe s'enfonce en porte à faux. Les os et les articulations résistent difficilement. De plus, le brouillard s'abat fréquemment sur la région en quelques minutes. Le sens de l'orientation est alors indispensable.

Les sangliers, friands de noisettes, font souvent leur nuit et se baugent dans les cheires. Ils ont le pied sûr et s'y déplacent beaucoup plus vite que les chiens qui se dessolent.

Il est donc impossible de rembûcher avant l'attaque. La journée n'y suffirait pas. Pas question non plus de fouler pour attaquer à la billebaude, car la densité des animaux est trop faible. Au mieux, faire le bois consiste à chercher connaissance d'une voie de la nuit et surtout à l'évaluer. Cette évaluation est une conjugaison des conditions atmosphériques présentes, passées et à venir, et surtout de la réaction *du chien* au moment où il prend, ou ne prend pas, connaissance de cette voie.

Quelquefois, la réaction du chien est simple, claire et nette. Par un beau matin de beau revoir, il évente, se rabat sur un magnifique vol-ce-l'est, bien moulé dans un sol légèrement boueux, va se renseigner sur le contre, revient franchement sur le droit et crie à pleine gorge.

Pour beaucoup, faire le bois c'est cela et ce n'est que cela, et à partir de cela, ils savent faire le bois.

Par bonheur, il en est rarement ainsi. Pour l'ordinaire, il n'y a pas ou peu de revoir et qu'un soupçon de réaction du chien.

Tout dépend de l'analyse de cette réaction. Si elle est mauvaise, les chiens découplés ne pourront rapprocher jusqu'à l'attaque ; ils ne seront pas repris. Désœuvrés et livrés à eux-mêmes, ils feront des bêtises et prendront vite l'habitude de se dévoyer, devenant inutilisables.

Si elle est bonne, les chiens rapprocheront, attaqueront, chasseront, se créanceront et s'affineront. Toute l'action de l'homme est donc dans cette analyse qui dépend elle-même de la connaissance réciproque du *chien* et du *maître*.

Il ne suffit que que l'un connaisse l'odeur de l'autre et l'autre le nom de l'un. Pour se connaître, il faut vivre ensemble, fatiguer ensemble sous le soleil et sous la pluie, rencontrer ensemble tous les animaux de la région, croiser et recroiser leurs voies à intervalles différents, rapprocher ensemble de bonnes voies et surtout des mauvaises, quand, tour à tour, chacun rectifie les erreurs de l'autre ; il faut accumuler les échecs et les humiliations ensemble, car dans la réussite et la gloriole, on n'apprend rien ; il faut connaître les heures d'angoisse dans la recherche solitaire l'un de l'autre, entre le point de départ et d'hypothétiques points d'arrivée, par les nuits froides et mouillées, où, à tout appel, fait invariablement réponse la chouette omniprésente, ou par les nuits de grand vent où tous les bruits deviennent des récris aussi lointains qu'imaginaires, et le cauchemar des routes où l'on ne sait jamais si la lumière qui vous éblouit apportera la chaleur et le repos ou le choc et la mort.

Alors entre ces deux êtres, le courant passe. Un balancement de fouet, une oreille levée, une paupière soulevée, un œil arrondi, une attitude inquiète, une couinée légère et tant d'autres signes variables, selon l'ancienneté, sont des éléments d'appréciation irremplaçables.

Mais attention, ce duo ne souffre aucun trouble-fête. Pas question de profiter de la situation pour dresser un jeune chien, la machine s'enrayerait. Pas question non plus de se laisser attendrir par l'étudiant en Vénerie de dernière heure, ou le spectateur subitement épris de connaissance des profondeurs de la nature et qui, à qualité, a décidé ce jour, de venir «voir faire le pied». Sitôt sur le territoire, il marche devant vous ou côtes contre côtes, s'entrave dans les pattes du chien qui marque un temps d'arrêt, intrigué par un ensemble d'odeurs - parmi lesquelles se dissimule peut-être le sentiment comme un vol-ce-l'est parmi le passage d'un troupeau de moutons puis double ce gêneur - On ne va tout de même pas se gâcher son plaisir pour un chien -. Et tout cela en vous assomant des histoires de chasse du vieux Taiaut d'Alphonse : «ça c'était un chien» et du vieux Pyram du père Machin «qui sautait toutes les barrières quand l'avait un lièvre au cul».

Le courant ne passerait plus.

D'autre part, il n'est pas souhaitable que le chien soit tenu au trait. Libre de ses actes, ses réactions deviennent plus justes et leur champ en est beaucoup plus vaste.

Cependant, il y a un ennui : lorsqu'il rencontre une

voie ; il veut la chasser ; craignant qu'il nous échappe, on le reprend de la voix et de la main après lui avoir couru intempestivement au train. C'est très grave, car pour lui cela ressemble en tous points aux réprimandes subies avant d'être «voie unique» et la confusion l'envahit. Au mieux, il en déduit qu'il peut chasser mais sans s'éloigner du Maître. Il devient alors un rapprocheur dépendant, c'est-à-dire qui s'arrête et attend le Maître dès qu'il a cinquante mètres d'avance.

Une bonne solution consiste à lui passer un trait léger de quelques mètres non tenu par le Maître. Il comprend rapidement que la présence du trait signifie recherche de la voie et liberté surveillée. Plus tard, lorsqu'il sera découplé sur la brisée, l'absence du trait signifiera pour lui liberté de chasser et indépendance.

De plus, la présence du trait vous tranquillise et laisse au chien suffisamment de liberté pour qu'il puisse travailler naturellement les voies qu'il rencontre. Il peut aller à droite, à gauche, et prendre son parti sans être influencé. Lorsque sa décision est prise, il faut rejoindre l'extrémité libre du trait, s'en emparer discrètement, freiner le chien sans le bloquer en le caressant de la



*Enseignant ou veneur, il y a toujours des problèmes à résoudre.*

(Photo : C. Poulet)

voix, puis du geste et rompre. S'il résiste, cédez-lui plusieurs fois avant de la rompre définitivement. La première fois, il quittera la voie à regret, mais après quelques découplers ultérieurs sur la brisée, il acceptera, heureux de partir car certain de revenir.

Le *chien* n'a ni origines, ni races prédéterminées. On le découvre sur le terrain. Il a presque tous les défauts. Il chasse toutes les voies, par tous les temps. Il tient les abois devant un chat, ou un hérisson. Lorsque tout le monde a mis bas, il se régale de chasser seul. La nuit tombée, vous croyez le rompre, il devine votre présence, vous détourne muet comme une carpe, puis se récrie à pleine gorge, mais hors d'atteinte.

D'ailleurs, ses silences et ses récris, aussi abondants que variés, vous téléphonent toutes les péripéties de sa chasse. Il a tous les défauts engendrés par la plus grande des qualités : la passion de la chasse.

Lorsque vous l'avez remarqué, laissez-le vivre avec vous ; il sera très discret car invariablement, en dehors de la chasse, le *chien* dort ; il fait provision d'énergie.



Mlle Pascale Malterre en pleine action.

(Photo : C. Poulet)

Pour l'éduquer, menez-le au bois. Passez-lui un trait que vous tenez fermement. Recherchez le sol où il y a du revoir. Ne le réprimandez pas s'il se rabat sur des voies interdites ; prenez une attitude indifférente. Montrez-lui des voies de sanglier et encouragez-le. Un jour, plus ou moins lointain, selon l'individu, il se rabattra de lui-même. Alors à genoux, célébrez vos fiançailles.

Attendez encore quelques bonnes expériences avant de le réprimander sur les voies interdites, puis devenez de plus en plus intransigeant jusqu'à voie unique.

Chez nous, la qualité «voie unique» du *chien* est indispensable. Dans l'impossibilité de pouvoir servir normalement la meute, c'est en lui que nous mettons toute notre confiance pour diriger et maintenir le rapprocher jusqu'aux abois après quoi il rentre dans le rang, relayé par la meute.

La meute doit être composée de chiens indépendants, mais disciplinés. Il leur faudrait certaines qualités du bon briquet alliées à certaines qualités du bon chien d'ordre.

Du bon briquet, il faudrait la finesse du nez, la passion de l'attaque et l'indépendance qui lui permettent de rapprocher des heures durant aussi mauvaise que soit la voie.

Du chien d'ordre, il faudrait l'instinct grégaire, le calme et la sagesse afin de ne gêner le ou les rapprocheurs en foulant la voie ou en se dévoyant ; il faudrait le train soutenu, la persévérance et la volonté de prendre ; il faudrait surtout la faculté de discerner l'animal faible parmi la compagnie, faculté qui garantit la prise. Il est surprenant de constater les variations du nombre de prises, selon que l'animal de chasse est trié par les chiens ou imposé par l'homme. C'est d'ailleurs là que la chasse des animaux par les animaux reprend toute sa valeur dans son rôle irremplaçable parmi l'équilibre naturel.

Au cours de nos recherches du chien d'ordre le plus adéquat, nous avons constaté que l'anglo-français n'est pas assez indépendant. Si le rapprocher se prolonge, il

met bas et revient à la brisée. Au fourré, il n'est pas assez perçant et ne crie pas suffisamment. Il est difficile de distinguer les tricolores à flanc de montagne ou de ravin.

Certains poitevins ont les mêmes défauts que les anglo-français. D'autres, plus chasseurs et plus indépendants, conviendraient mieux mais se dévoient au rapprocher s'ils n'ont plus connaissance de la voie.

Les Billys, bien qu'ils ne nous apportent pas complète satisfaction - c'est peut-être impossible - sont indépendants en chasse. Lorsqu'ils n'ont pas connaissance de la voie, ils se taisent et laissent travailler les plus fins sans les gêner. Leurs cris aigus et leur couleur permettent de les distinguer de loin. Ils ont le tempérament de preneurs et sont mordants. Par contre, nous n'avons jamais rencontré le *chien* parmi les Billys. Ils rapprochent sans crier et cette particularité semble liée à certains caractères morphologiques, tels que largeur de crâne et longueur de l'oreille. Le crâne étroit entraîne une oreille longue et papillotée, mal considérée en exposition. Les éleveurs retiennent donc comme géniteurs des crânes larges qui entraînent les oreilles courtes et plates, mais perdent alors une grande partie des qualités de chasse du chien français.

Pour notre part, à nos débuts, pressés par le temps, nous avons agi ainsi et trié les bons parmi les beaux. Actuellement pour la remonte, nous trions les beaux parmi les bons espérant qu'un jour, tous les beaux seront bons et tous les bons seront beaux. C'est certainement un espoir utopique, car la génétique réserve toujours des surprises y compris pour les caractères les plus simples :

- le gène tricolore est dominant par rapport au gène blanc-orange récessif.
- le rouge est considéré comme une variante du tricolore, donc dominant.
- deux tricolores n'ayant jamais eu de blanc-orange dans leurs ascendants, produiront donc toujours des tricolores ou des rouges.

- deux tricolores ayant eu dans leurs ascendances des blanc-oranges, pourront produire des tricolores, des rouges et des blanc-oranges.

- un tricolore n'ayant jamais eu de blanc-orange, dans son ascendance et un blanc-orange produiront des tricolores ou rouges, mais pas de blanc-orange.

- un tricolore ayant eu du blanc orange dans son ascendance et un blanc-orange pourra produire des tricolores, des rouges et des blanc-oranges.

- deux blanc-oranges, quelles que soient leurs origines, ne produiront que des blanc-oranges.

Mais alors, pourquoi diable certains Billys, issus de parents blanc-oranges conformes au standard, peuvent-ils être refusés comme non conformes au standard parce que trop rouges ?

Il n'existe pas de table des caractères liés chez le chien et c'est grand dommage, car nous verrions certainement apparaître des liaisons entre certains caractères morphologiques apparents et certains défauts ou qualités de chasse. Quelques-unes découvertes empiriquement par certains éleveurs sont conservées jalousement ou transmises de bouche à oreille. Il serait bien de les rassembler et les confronter avant qu'elles ne soient perdues.

Pour les Billys, c'est difficile car le nombre de sujets en est très limité et les éleveurs les ayant utilisés exclusivement et avec continuité, sont rares. Le docteur Jacquet doit être le dernier. En général, la remonte des équipages de Billys a consisté en la production de sujets conformes au standard par le moyen artificiel - croisement avec le cousin poitevin, puis avec des étrangers pour retrouver l'oreille du standard. Il serait préférable d'employer les moyens naturels - croisement avec sujets non conformes au standard, mais possédant des origines de Billy, à charge de ne retenir que les élèves conformes. Le premier procédé pêche par sa facilité. Il est sûr et rapide, mais il modifie les aptitudes des sujets et l'éleveur déçu ne poursuit pas l'expérience.

Le second procède par consanguinité, donc permet le retour des caractères originaux, spécifiques de la race

lorsqu'elle a été fixée. Elle est plus astreignante, car elle nécessite la connaissance de tous les pédigrees et une élimination importante, donc une production accrue.

En 1900, M. Gaston Hublot du Rivault, créateur de la race, décrivait ainsi ses chiens : taille : 62 à 66 cm,

- robe : je veux arriver progressivement à la robe blanche et orange,

- tête fine, longue et osseuse, nez légèrement busqué, oreille fine, souple, pas trop longue, bien placée, pas trop haut, ni trop bas,

- le cou très long et supérieurement arrondi, la poitrine bien faite et assez profonde, la côte longue et plate, les membres secs mais larges et plats, très développés en raison du poids du corps,

- la cuisse un peu plate, le rein bien fait plutôt un peu harpé, le fouet long et très fin, bien planté et bien porté en cierge,

- les pieds solides et serrés, les ongles gros et forts ...

- ils ont ceci de commun avec le loup, c'est qu'ils sont très forts dans leur avant-main et un peu minces dans leur arrière-main,

- ils possèdent au plus haut degré l'amour de la chasse ; ils sont réquerants, très fins de nez, d'une ténacité remarquable dans les défauts... traversant les fourrés les plus épais sans aucune difficulté, rusés, adroits, prompts à se servir d'eux-mêmes dans les défauts, ils chassent tous les animaux avec une égale perfection, très ardents surtout sur un animal échauffé...

- sans être d'un train désordonné, ils sont excessivement vites et brillants, poussent leur animal tout le temps à la même allure ; sur les fins, leur train augmente, leurs cris deviennent stridents ; jamais je ne les ai vus mettre bas, quel que soit le temps qu'il fasse ou l'animal qu'ils chassent,

- dans leurs premières chasses, ils sont un peu fous et emballés, mais ils se calment assez vite. ...»

Toutes ces aptitudes se retrouvent bien dans le Billy actuel, y compris la dernière qui entraîne deux conséquences :



Départ pour l'attaque au camp de La Courtine.

(Photo : C. Poulet)

- découplés sur une voie haute, ils surallent la voie et s'emballent, d'autant plus qu'ils sont nombreux. Cela impose un découpler progressif, c'est-à-dire qu'il faut découpler le *chien* puis les autres rapprocheurs et leur laisser prendre une certaine avance, selon la qualité de la voie. Ensuite on découple la meute dont la fougue, due à leur soif de liberté et d'indépendance, s'évanouit le temps de rameuter.

- Mis sous le fouet, ils sont toujours à l'affût de « rompre les rangs ».

A ce sujet, je voudrais redresser une conclusion hâtive et erronée de certains chasseurs qui pensent que les chiens sous le fouet n'ont pas ou plus de caractère personnel.

S'ils sont mis sous le fouet, c'est que la bonne conduite de la chasse et la législation l'exigent - le chien doit être ou parqué, ou attaché, ou aux ordres d'un maître ou détruit -.

Tout chien, quel qu'il soit - s'il n'est pas malade - peut être mis aux ordres. La difficulté est fonction du tempérament inhérent à la race et à l'individu. Un chien, dégénéré juste à point, dont l'univers se réduit à la poussière levée par le talon de son Maître, sera vite aux ordres mais le dressage sera superficiel. Si un éclair d'atavisme le transporte un jour au train d'un chat provocateur, adieu la compagnie... Le rappel ? connais pas. Par contre, pour l'élève ayant conservé une certaine « chiennalité », la mise sous le fouet sera beaucoup plus longue et sérieuse, mais le dressage sera rigoureux et profond.

Néanmoins, dès que le fouet s'abaissera, l'esprit d'indépendance et la joie d'être libre seront intacts, sinon accrus et ceux qui paraissaient les plus soumis, seront les plus prompts à s'évader.

Ici, en chasse, la difficulté que nous avons d'être aux chiens ne souffre aucune faiblesse quant à leur obéissance au cours de nos rares interventions. Leur tempérament et les conditions particulières nécessitent cette discipline si l'on aspire à quelque réussite.

De ces conditions particulières de chasse, je voudrais retenir parmi beaucoup d'autres, le témoignage de l'un de nos illustres Maîtres. Il s'agit du vicomte Émile de la Besge qui, dans ses « Souvenirs et Récits de chasses », mentionne ses déplacements en Limousin et particulièrement en forêt de la Feuillade qui n'est pourtant que la bordure crémeuse de notre territoire. En voici quelques extraits (page 166) :

... « Revenons à nos montagnes, c'est un admirable pays de chasse, une immense suite de forêts, sur une chaîne de montagnes partant de l'Auvergne et allant mourir je ne sais où... »

A ces immenses solitudes, à ce vrai désert, des hôtes aussi sauvages que le pays qu'ils habitent, des loups partout et des sangliers en assez grand nombre, seulement ils y sont très voyageurs comme vous savez, et pour peu qu'ils soient chassés d'une forêt, ils vont dans d'autres quelquefois fort éloignées. Ces forêts sont très mal percées, les chemins ont un mètre de large, partout le terrain est solide, il n'y a donc presque pas de revoir ; aussi faut-il dans ce pays des chiens de rapprocher parfait. Ces Messieurs en possèdent qui prennent des voies de la veille et vont lancer quelquefois à quatre ou cinq lieues de là. La plus grande difficulté après le lancer, est de donner les chiens d'attaque, les refuites ne sont jamais très sûres ; on ne porte pas des relais volants comme l'on veut dans des forêts impénétrables et dépourvues de chemins. Tels sont les obstacles que nous avons eu à surmonter et malheureusement nous n'y avons réussi qu'une seule fois.

- Premier jour : une gelée atroce... point de voie de sanglier, nous trouvons une voie de loup que nous rapprochons longtemps sans pouvoir lancer : buisson creux.

- Le samedi : beau temps : MM. de Montbron et Neuville veulent bien faire le bois avec cinq ou six de leurs excellents chiens de rapprocher. Ils lancent une laie, la séparent... et la conduisent sous le nez de la meute de Persac qu'on lui découple immédiatement... Ils l'ont chassé comme des furieux... au bout de trois heures, elle était aux abois.

- Mardi : un temps affreux, pluie constante et vent plat. Nous sommes en quête, avec trois ou quatre chiens... Rapprocher magnifique de trois heures puis l'animal est lancé... Notre attaque (meute n'ayant pas participé au rapprocher) était admirablement placée... et toutes les probabilités étaient pour qu'elle put être facilement donnée ; malheureusement, il n'en fut pas ainsi... Le solitaire... honteux de fuir toujours devant ces trois chiens, leur tient tête et les renvoie. Cela se passait dans des fourrés impénétrables. On envoie aussitôt chercher la meute qui, à plus d'une lieue de là, met beaucoup de temps à arriver. On découple sans savoir au juste, où est la voie. Les chiens partent, malheureusement, ce n'était pas sur le droit, mais sur les voies de deux louvarts... On cherche encore à redresser mais inutilement... Il a fallu sonner la retraite manquée.

- Mercredi : beau temps - nous trouvons assez tard la voie de deux sangliers ; encore superbe rapprocher, toujours avec les trois chiens de ces Messieurs... Vous voyez ce terrain, me disaient mes jeunes amis... il se fait tard, s'il prend un parti opposé à nos prévisions, nous ferons comme hier, nous n'attaquerons pas, croyez nous, découplons sur la voie qui est bonne...

Nous agissons pourtant avec toute la prudence possible. Les chiens de récri sont donnés les premiers ; ils s'enfoncent et rapprochent chaudement, je découple alors ma meute ; elle suit sans rien dire quelques instants puis j'entends trois ou quatre coups de voix de mes meilleurs chiens, puis un lancer furieux... Les chiens chassent avec un entrain merveilleux... Hélas, que voyons nous ? un grand loup qui s'en va à toutes jambes. Nous galopons tant que nous pouvons ; Nous ne pouvons les joindre et les rompre que sur la route de Toulouse... Il était tard, il a fallu rentrer l'oreille basse et vivement contrariés.

- Jeudi : nouvelle tentative, nouvel insuccès. Les sangliers effrayés avaient quitté Meyllard. Nous avons défait toute leur nuitée, toujours avec les mêmes chiens, mais auxquels j'avais joint deux des miens... qui ont rapproché admirablement. A quatre heures du soir, nous aurions pu lancer mais à quoi bon ; cette fois nous sommes rentrés complètement déçus... Nous sommes donc repartis le lendemain pour Persac où nous sommes arrivés un peu penauds de n'avoir pu faire qu'une chasse après un déplacement de soixante dix lieues aller et retour.

Malgré notre peu de succès, je me félicite pourtant de cette magnifique campagne...»

\*  
\* \*

Et voilà la vraie conclusion. Plus grande est la difficulté, plus grande est la satisfaction.

Pardon d'avoir abusé de la citation, mais il nous paraissait indispensable de rappeler la leçon d'humilité et de réalisme du Grand Maître, notre Venerie locale, pour moins classique et spectaculaire qu'elle soit, n'en étant pas moins aussi, quant à elle, honnête et sincère.

Marcel Malterre